



Seyhmus Dagtekin, l'ami

Le poète Seyhmus Dagtekin est né en 1964 dans un village kurde de Turquie et est installé en France depuis 1987. Il écrit en turc, en kurde et en français. Le recueil ici présenté a été composé dans notre langue.

« **CHAQUE ROCHE** cache un renard que je peux épier de tes yeux ». Cette réflexivité entre le “je” et le “tu” est sans doute l’un des secrets de l’écriture de Seyhmus Dagtekin. Tentons une exégèse de ce vers à la fois simple et opaque, comme une chanson dont la mélodie presque naïve serait les paroles – des paroles de sensations plus que de mots. En chaque être dort le mystère de notre condition de solitaires nombreux : « *Comment exister dans le regard de l’autre, comment faire exister l’autre dans mon regard ?* » Comment retrouver « *la source-du-jour-du-monde* » ? Comment vivre le nombre joyeux, l’en-deçà de l’humain, l’être ensemble au monde en amont de la conscience et qui en nourrit toutes les interrogations ? La poésie de Dagtekin est une ode aux si nombreux ami(e)s que nous n’avons pas su rencontrer. Juste croisés sans nous comprendre en sachant que cette incompréhension est tout ce que nous avons en partage, « *même si le monde continuera de tourner dans le hasard de ce ruisseau qui reste autre dans les six têtes d’une même famille* ».

La famille du poète est immense. D’innombrables prénoms – toujours orthographiés sans majuscule (au fond, ne sommes-nous pas l’un de ces oiseaux qui traversent le ciel en bandes anonymes ?) – ornent ses textes. Il y a alphonse le SDF qui « *ne se rêve pas bonheur, mais se couche sur un coin de ton rêve, à la rencontre de la source, du jour, du monde* ». Il y a jim, peut-être un braqueur, à qui il donne ce conseil avisé : « *Tous les murmures ne mènent pas dans la même impasse/ne fonce pas sur les panneaux interdits/laisse-toi bercer par quelques chatouilles* ». Des femmes aussi. De chacune il est dit : « *Elle est à aimer nue/Elle est à aimer par le menu* ». La poésie de Dagtekin aime tout le monde et toutes les choses à nu, par le menu. Sauf quelques ennemis, « *les festifs et les ricaneurs* » dont « *les dents servent aussi bien à dire qu’à déchirer la peau du frère* » auxquels on doit opposer cette utopie, un monde où « *personne n’aurait à écouter personne* », où « *personne ne serait un nuage sur la tête de personne* », où « *chacun chasserait de son propre soleil ses nuages* ».

Mouloud, la comtesse, ken, séverine, fatima, juliette... On voudrait aussi voir là son prénom à soi, être l’un des amis de ce poète qui tutoie tout le monde de ses paroles franches et directes. Il a une inquiétude pour chacun. « *Tu ne sais si tu peux placer entre mère et terre un peu de ciel* », « *tu ne sais s’il faut se remplir ou se vider des choses* ». Une attention pour chacune : « *De quels yeux veux-tu être rêvée* » ? Mais tous ces “tu” sont lui-même. « *Tout comme j’appartiens à l’humain, aussi tout ce qui est humain m’appartient* », explique-t-il. Tout ce qui est humain, c’est l’écriture, « *le sens dilué dans un peu d’eau, un peu d’encre* », ce sens qui échoue à chaque fois qu’il croit comprendre : « *Y avait-il à comprendre que je ne comprenais pas ? Des cris à ne pas manquer que je n’entendais pas ? De quel animal, de quelle âme, de quel animal sans âme me faisais-je le prolongement ?* » Mais il lui faut continuer à écrire et nous à lire cette presque prose qui rappelle tantôt Kafka par ses incessantes paraboles agnostiques tantôt Tzara chez qui la chose que dit le mot se retourne contre lui en gémissant d’être étouffée dans la phrase. Est-ce un chant de tristesse ? « *A défaut de douceur, ne nous restera-t-il que la mélancolie ?* » Ce n’est pas certain si les “je” et les “tu” savent confondre leurs mains, leurs cheveux. « *La colline t’efface et la jeune fille en fleur garde le ruissellement de l’espoir dans ses cheveux comme autant de variations de la parole à venir* ».

Vincent Rouillon



On trouvera les informations biographiques et bibliographiques des auteurs présentés dans ces pages dans la “Poéthèque” du site du Printemps des Poètes : www.printempsdespoetes.com



Les citations de Seyhmus Dagtekin sont extraites de *Juste un pont sans feu*, éditions du Castor Astral, 2007.

Autres recueils : *Ma maison de guerre* (Castor Astral, 2011), *Au fond de ma barque* (L’idée bleue, 2008), *La Langue mordue* (Castor Astral, 2005), *Couleurs dé mêlées du ciel* (Castor Astral, 2003)